

Elvire Jan, un peintre dans le siècle.

Le nom d'Elvire Jan évoque l'image d'une « femme lumineuse » pour reprendre le qualificatif de Jean Bazaine à son égard. Ces hommages bienveillants de l'amitié qui l'ont accompagnée toute sa vie, n'auraient-ils pas fait écran à l'artiste, gommé les contours d'un parcours de peintre qui reste à évaluer ? Son histoire personnelle qui se confond avec les remous de la grande histoire de l'Europe des années d'avant guerre, ajoute encore au personnage une touche d'exotisme, voire d'héroïsme.

Arménienne, Elvire Jan, de son nom complet Elvire Kouyoumdjian, est née en Bulgarie en 1904. A vingt ans, elle fréquente la très classique académie de peinture de sa ville, sous la conduite du peintre Tzéno Todoroff. Bon nombre de jeunes artistes suivront cet itinéraire qui les conduira, comme Brancusi, Pascin et tant d'autres, à Paris. Avant cela, Elvire Jan fera, quant à elle, un détour par les Etats-Unis, et notamment l'Art Student's League, atelier créé en 1875 par des artistes, pour des artistes, et où on voit, parmi un grand nombre d'inconnus, apparaître le nom de Ossip Zadkine. Mais là encore, l'académisme régnant ne pouvait satisfaire très longtemps la jeune artiste.

Paris, enfin ! nous sommes en 1926, et Elvire Jan a le sentiment de se trouver là où elle doit être. Commence alors le long travail de maturation d'une pratique de peintre, une réflexion sur le sens à lui donner, le chemin à suivre pour se dégager de l'emprise de ses aînés, et trouver son langage personnel.

La tradition française, héritée de Bonnard, des Impressionnistes, va nourrir durablement toute une génération d'artistes encore attachés à la figure, mais en recherche de dépassement. Portraits, natures mortes, scènes d'intérieur sont déconstruits et recomposés. Les espaces cernés de noir doivent beaucoup au travail de Braque.

Vingt ans de dur labeur pour cette jeune génération, dont Elvire Jan partage totalement l'engagement. Jean Bazaine, rencontré dès 1926, date de son arrivée à Paris, puis Thérèse Simmonet qui devient l'épouse d'Alfred Manessier, Hans Seiler, Jean Le Moal, Jean Bertholle, Gustave Singier... chacun à sa manière explore la question de la figure, envisage un détour par le surréalisme, l'abandonne, pour tous se retrouver face au paysage. Il ne s'agit pas d'en représenter les contours, comme le dit Bazaine, mais de se laisser

traverser, et restituer en peinture l'écho de cette expérience intime. Vingt ans pour oublier la leçon apprise et oser l'expression débarrassée de toute anecdote. L'abandon de la figuration, au sortir de la guerre, ne procède donc pas d'une rupture, mais d'une lente maturation. Le sujet ne disparaît pas, il est juste caché à notre regard.

Dans la personnalité d'Elvire Jan, ses amis soulignent le très grand détachement des choses matérielles. Aux années sinon d'aisance, tout du moins de relative sécurité, succéderont de longs moments difficiles. La perte de son atelier du quartier de la gare Montparnasse, rue Vercingétorix, pour un plus petit suffit-il à justifier des formats qui excèdent rarement 80x 60 ? Toiles peintes ou support papier, la question de l'espace ne se résout pas forcément par des dimensions importantes. De fait, Elvire Jan se sent bien dans ces formats. A aucun moment elle ne cède à la facilité, encore moins à la joliesse mais gagne en liberté. L'aquarelle, qu'elle pratique intensément répond à ce même besoin d'économie de moyens.

A partir de 1957, elle séjourne régulièrement à Moissac Bellevue, un village perché dominant les Gorges du Verdon, dans le haut Var. C'est dans cette maison rustique, que Camille Bourniquel et sa mère, avec une grande générosité, mais plus encore avec l'intelligence du cœur, mettent à sa disposition, qu'Elvire Jan ancre son travail. Le poète, l'écrivain sera aussi l'ami des dernières années et l'auteur des plus belles pages que l'on ait écrites sur l'amitié. Au contact de cette nature austère, l'œuvre va pouvoir advenir.

Une fois encore, la représentation n'est pas le propos, mais la confrontation avec le réel, l'émotion saisie et restituée dans ces séries où chaque œuvre ressemble à la précédente, sans jamais la répéter, une expérience toujours recommencée. L'Estérel est sa Sainte Victoire à elle, le lieu d'une profonde harmonie.

Dans l'œuvre peint mais plus encore aquarellé, la couleur occupe la partie centrale du support, ménageant une frontière floue, un espace flottant. Deux registres se superposent, celui de la couleur, modulée en fond, et le dessin qui s'apparente à une graphie nerveuse, tendue. Elvire Jan ne quitte pas la ligne, l'écriture, proche en cela de l'expression de Vieira da Silva, ou des « Saint

Gwénoilé » de Bazaine, ou peut être est ce aussi le souvenir lointain de sa culture orientale.

Dans les années 1980-1985, la tentation de dissociation de la couleur du fond, et du geste graphique apparaît. Le monochrome, malgré des modulations de lumière, bascule dans une abstraction qui ne répond pas à la vibration intérieure du peintre. Elvire Jan le sait, et se désole, « il faudrait une vie pour le bleu, une autre pour le rose ... » Ces œuvres souvent ne sont pas titrées, où sobrement « composition », tandis que d'autres s'intitulent « Petit matin », « les collines chantent », ou encore « tourment ».

Elvire Jan partage profondément cette mystique du paysage qui habite à des degrés divers ses amis paysagistes abstraits. Elle a porté très haut un art de l'équilibre et de la pureté, qui le met à l'abri du temps.

Marie Françoise Le Saux

Conservateur des musées de Vannes

30 mars 2010